8 septembre 1991 N° 28

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Czestochowa, fête de la liberté de l'Évangile..... 1
Une rémission, pourquoi ?
Toute guérison est appel, signal, et envoi en mission..... 2
Le Chapelet des enfants..... 6
« J'ai fait ma première communion à Rome : je n'avais pas encore quatre ans »...8
Des nouvelles d'Anne..... 9
Le coin des livres..... 12

A l'occasion de l'inoubliable événement d'Église qui vient d'avoir lieu à Czestochowa, avec le grand rassemblement international des jeunes autour du Saint-Père, le Père Bernard Housset, Secrétaire de l'épiscopat pour l'apostolat des laïcs nous rappelle fort opportunément l'actualité et les exigences de l'authentique esprit d'enfance indispensable à toute forme de sainteté. Nous l'en remercions vivement.

Czestochowa, fête de la liberté de l'Évangile

Un million de jeunes environ, dont 25.000 Français, se sont retrouvés, les 14 et 15 août, dans ce haut-lieu spirituel de la Pologne.

Les jeunes ne sont plus des enfants. Ils ne veulent plus être traités comme tels. Avec raison d'ailleurs ! Pourtant, ils me faisaient penser, à les voir, à ce que le Seigneur nous dit de l'esprit d'enfance.

Comme les enfants de l'Évangile, ils ont répondu avec enthousiasme à ceux qui les ont appelés à se rassembler au nom du Christ : Jean-Paul II, le cardinal Pironio, président du Conseil Pontifical pour les laïcs, et les évêques français. Ils n'ont pas hésité à se mettre en route pour devenir non pas touristes mais pèlerins, durant une douzaine de jours. En affrontant les chaleurs de l'été. Les fatigues des itinéraires à pied. Des conditions de vie parfois sommaires. Pèlerins de la liberté !

Deux ans après le grand rassemblement de Compostelle, les jeunes ont repris leur

ISSN 0760-8934

bâton de marche pour fêter la liberté toute neuve des croyants d'Europe du Centre et de l'Est. Je les voyais vibrer aux joies des rencontres entre nationalités diverses, aux contacts entre jeunes malgré la barrière des langues étrangères. C'est la première manifestation dans la liberté de jeunes chrétiens de toute l'Europe. Quel temps fort de formation pour devenir les apôtres de l'an 2000 !

Ils ont ainsi fêté la liberté des enfants de Dieu. Car ils étaient invités par le pape à s'approprier la phrase de Paul : « Vous avez reçu un esprit de fils » (Rm 8,15). Pour que cette filiation divine, christique, soit réalisée en chacun, quel plus beau don que celui de la liberté du Christ !

Cette liberté, les jeunes de l'Est doivent maintenant apprendre à la vivre dans une société qui redécouvre le sens de l'initiative et de la responsabilité personnelles, la pluralité des courants et des partis, les débats d'idées et d'opinions.

Cette liberté, nos pays libéraux ont tendance à la confondre avec un libertinage facile. Il nous faut la coupler avec une réelle solidarité pour une authentique vie en société. Car la liberté, lorsqu'elle est livrée à elle-même, sans référence à un Absolu qui la fonde, Dieu vivant, peut aboutir aux pires déviations. Nous sommes libres, nous devenons libres pour nous aimer en frères. Car nous avons le même Père.

Czestochowa, superbe rencontre de chrétiens. Elle témoigne de la permanente jeunesse de l'Église. De sa capacité de renouvellement, grâce au dynamisme de l'Esprit. Dynamisme incessant, car sans cesse donné et sans cesse à accueillir, par les enfants, les jeunes et les adultes.

N'ayons pas peur de devenir des saints, tel était l'appel de Compostelle.

N'ayons pas peur de la liberté du Christ, tel est l'appel de Czestochowa !

Père Bernard Housset, Secrétaire de épiscopat pour l'apostolat des laïcs

Une rémission, pourquoi ?Toute guérison est appel, signal, et envoi en mission

par le Docteur E. Ritzenthaler

Depuis longtemps, j'ai été sollicité à relater les éléments d'une certaine expérience du vécu de Lourdes, dont j'ai été témoin au cours de près de 40 ans de pèlerinages, comme médecin du Train Blanc du diocèse de Metz.

J'ai bien hésité avant de m'y résoudre, mais la lumière ne doit pas être mise

sous le boisseau si elle veut servir à éclairer d'autres.

Les faits que je vais vous rapporter sont récents et posent à tous et à chacun une interrogation, pourvu que l'on soit sincère avec soi-même.

J'ai fait la connaissance de William à Lourdes, début août 1986, alors qu'il participait au train de malades pour la première fois.

J'ai le souvenir très précis d'un garçonnet de 14 ans, petit pour son âge, maigre, le teint bistre avec de grands yeux bruns très expressifs, infiniment doux et profonds. Un bonnet de toile bleue dissimulait la perte de cheveux due à la chimiothérapie, mais il se déplaçait avec vivacité sur ses cannes anglaises pour ménager sa jambe droite. Et je me souviens l'avoir observé à son insu, alors qu'il fixait avec une attention lumineuse, de la baie de la salle des malades, la Grotte que l'on voit très bien, par-delà le Gave, de l'Accueil Sainte-Bernadette où nous étions logés cette année-là. Et pourtant, son dossier médical était préoccupant, très préoccupant même : ostéosarcome de la tête du péroné de la jambe droite, confirmé par biopsie, traité par chimiothérapie, risque de surinfections graves à tout instant, si bien que les chirurgiens lui avaient adapté au niveau du thorax un système qui permettait d'injecter instantanément et à tout moment les médicaments nécessaires.

J'étais triste pour ce gamin, sachant qu'une affection de ce genre est presque toujours irrémédiablement mortelle en dépit des traitements.

Mais lui était plein de vie, de confiance en Notre-Dame et dans le Seigneur. Il était toujours fourré aux piscines, connaissait son état et en savait plus long que moi sur le traitement chimiothérapique des cancers. Le pèlerinage se passa sans incident aucun.

Je fus très surpris au printemps 1987 de recevoir le dossier de demande d'admission de William au Train Blanc du mois d'août, dans lequel son médecin traitant me signalait que William se portait parfaitement bien et que tout traitement était devenu inutile, à part une surveillance mensuelle de routine.

En août, je retrouve donc William grandi (+11 cm), forci (+14 kg), avec ses yeux bruns, toujours aussi doux et lumineux. En mon for intérieur, je me suis dit : « Il est guéri ». Un après-midi, le hasard a voulu que je le rencontre seul dans une chambre déserte. J'ai examiné sa jambe qui me paraissait normale et je lui ai dit : « William, tu dois une fière chandelle à la Sainte Vierge » (je croyais à sa guérison). Il m'a fixé quelques instants d'une manière très pénétrante et m'a dit : « Oh ! je sais bien ce que je dois à la Sainte Vierge. »

A la fin du mois, il fut amputé de sa jambe, les métastases avaient envahi tout son organisme. L'année suivante, début août 1988, je retrouvais, avec mes malades, William, déjà presque à toute extrémité, sous perfusion, et ne pouvant plus rien

avaler. Il nous quitte pour retrouver « son Jésus » à la fin d'août 1988.

« Je n'ai pas peur. » William était pressé de voir Jésus

Ce n'est que depuis, et petit à petit, que le sens de cette rémission totale de près d'un an m'apparut, au dire des témoignages irrécusables de ceux qui l'ont accompagné de très près jusqu'à sa mort.

Vieux médecins de Lourdes et assidus aux réunions du Bureau des constatations médicales, nous étions du fait de notre profession, uniquement amenés à considérer des guérisons inexplicables aux yeux des connaissances actuelles de la science médicale.

La reconnaissance d'une guérison miraculeuse était du ressort de l'évêque du lieu du miraculé et cette reconnaissance était régie par des critères de guérison datant du temps du Cardinal Lambertini, futur Benoît XIV, donc de 1734, et qui ont toujours été mis en application par l'Église jusqu'à présent. Sept points dont je rappelle les principaux :

– maladie grave (mortelle),

– absence de traitement ou traitement inefficace,

– guérison instantanée, totale, durable, sans convalescence ou très courte.

Or, bien des guérisons, surtout au cours des deux ou trois dizaines d'années passées ne concordent pas avec ces critères, et le pape Jean-Paul II semble vouloir considérer les guérisons sous un angle différent.

Je résume en quelques mots l'essentiel de la déclaration de Jean-Paul II à l'issue d'un colloque tenu à Rome, le 19 novembre 1988, sur les guérisons inexplicables et qui rassemblait de nombreux spécialistes de la question : médecins, théologiens… Le pape a déclaré : « De nombreuses guérisons constituent une réalité que l'examen scientifique le plus rigoureux ne peut nier a priori et qui n'a son explication que dans l'ordre de la foi. Votre recherche commune prendra en considération les interventions divines constatables, dans le contexte scientifique qui suppose et exige leur examen, mais aussi à la lumière de la foi en la toute-puissance de la miséricorde divine. » Autrement dit : nous, médecins et les autres, sommes invités à prendre davantage conscience de l'incidence de la foi dans une guérison sans préalable (absolu) du constat scientifique déclarant cette guérison médicalement inexplicable.

Toute guérison, au-delà de la guérison du malade lui-même, est : appel, signal et envoi en mission (pour une durée qui peut être limitée dans le temps).

Or, dès le début de la maladie de William, au cours de celle-ci jusqu'au moment où il a rejoint « son Seigneur », et depuis, les témoignages que j'ai pu

recueillir donnent à la rémission temporaire de cette maladie grave, une dimension spirituelle qui mérite de ne pas être passée sous silence. Parce que moi-même (trop peu), mais d'autres personnes (que je connais bien) étaient très proches de William, qui l'ont entouré de leur prière, de leur affection et de leurs soins, rapportaient des faits, des attitudes, qui font état d'une découverte et d'une conversion dans la foi d'une intensité remarquable et qui a atteint en 2 à 3 ans une perfection qui laisse songeur quand on réfléchit à son impact missionnaire.

William, originaire d'une famille très modeste, serait passé complètement inaperçu si sa maladie ne l'avait mis en contact avec d'autres enfants malades (service des cancéreux à Strasbourg). Laissons-le dire : « C'est là, au milieu des enfants abîmés par le cancer, que j'ai rencontré Jésus. J'admire la foi de ces petits, ils savent souffrir et mourir simplement, ils sont vrais et confiants jusqu'au bout. » William est avide de connaître Jésus, et déjà perce l'envoi en mission : « Vous qui soignez les malades, dites-leur que toute souffrance a un sens. Qu'elle est utile à d'autres, qu'ils ne se découragent pas » (il n'a que 14 ans).

Conscient de la réalité inéluctable de son affection, il déclare : « Je ne remercierai jamais assez le Seigneur d'avoir permis cette maladie. Sans elle, je ne l'aurais jamais rencontré, connu, aimé. J'aurais peut-être fini en prison. Je veux offrir à ce Jésus ma vie, mes souffrances, ma mort et tout ce qui précédera, pour tous les hommes, tous les pécheurs, pour sauver des âmes. C'est la mission que Jésus me confie. Je n'ai pas peur » (il le dira jusqu'à sa mort). « Je suis pressé de vivre avec Jésus, auprès de Lui » (il avait 15 ans).

« Ce que je crains le plus, c'est de refaire un péché en n'étant pas assez fort et courageux, en ne luttant pas assez contre ma maladie, parce qu'être triste est un péché, un chrétien ne devrait jamais être triste. – J'ai de la chance d'avoir été quatre fois à Lourdes cette année (grâce au soutien moral et matériel que le groupe lui apportait). Je n'y vais pas pour être guéri, mais pour avoir la force de supporter avec Marie ce que le Seigneur attend de moi. »

Ce qui se passe au plus profond de l'âme

« Les plus grands miracles qui ont lieu à Lourdes ne se voient pas, ne s'expliquent pas. Il se passent au plus profond de l'âme. »

Un autre témoin m'a raconté : au cours de son dernier séjour en hospitalisation, les médecins avaient proposé une nouvelle cure de chimiothérapie. Il refuse, puis un peu plus tard il dit à l'infirmière : « Faites-la tout de même, la Sainte Vierge ne serait peut-être pas contente que je ne sois pas soumis. »

William a prononcé encore bien d'autres paroles ; mais pour nous, adultes, quelle leçon de la part d'un gamin de 15 ans !

Ceci, sur son plan personnel ; mais de plus, apparaît dans sa vie et depuis, une action sur son milieu de vie, son environnement.

La sœur infirmière, après le décès de William, rencontre les "loubards" du quartier qui l'attendent devant chez elle, dont deux "durs" qu'elle connaissait bien. Ils étaient anormalement silencieux. « Ma sœur, on veut causer ! » dit l'un d'eux. « Pourquoi lui, qui n'avait jamais fait de mal ! Nous, cela serait normal, avec toutes les conneries que nous faisons. » Et la sœur apprend de ces loubards qu'il les faisait appeler régulièrement, individuellement, durant les derniers mois de sa maladie ; après les salutations d'usage, William disait invariablement au copain qu'il avait fait venir : « Tu sais, il ne faut pas perdre de temps, il faut que tu pries avec moi. » A quoi le jeune reprenait invariablement : « Mais je ne sais pas prier ! » Et William de reprendre : « Mets-toi à genoux et répète après moi. Je t'expliquerai : "Je vous salue…". » Et depuis, des jeunes viennent prier presque tous les jours la Vierge avec William (5 à 17, selon les jours).

Bien d'autres témoignages n'ont pu être recueillis. Le peu que je livre à vos réflexions s'arrêtera là, mais ce que j'écris est vrai et continue à être vécu en vérité.

Une rémission totale d'un an n'est-elle pas, dans l'optique du Seigneur tout-puissant, une manifestation d'Amour qui confine au miracle, dans la réalisation d'une mission, certes courte (quoique la vie publique de Notre Seigneur n'ait pas dépassé 3 ans), mais qui a marqué et continue de marquer une communauté marginale, à qui il fallait temporairement ou pour toujours un berger.

En ce qui me concerne, médecin à la retraite, mais familier de Lourdes, je crois que confier simplement à William toutes nos peines et nos soucis – surtout concernant les enfants malades – les nôtres, ceux des autres, ceux du monde entier, les jeunes en marginalisation, compléterait en plénitude l'appel que le Seigneur nous a fait parvenir au travers de la limpidité de son témoignage, maintenant et toujours. (Article extrait de *Lourdes Magazine*, mars 1991)

Le Chapelet des enfants

L'approche du mois du Rosaire nous rappelle l'urgence d'initier les enfants à la récitation et à la méditation du chapelet. Ils en sont tout à fait capables et une telle initiation peut devenir pour eux un admirable chemin de sainteté, ainsi qu'en témoignent nos nouveaux "vénérables", Jacinthe et François Marto, les petits bergers de Fatima, égrenant leurs *Ave* à la Cova di Iria, et Anne de Guigné qui non seulement récitait chaque jour quelques dizaines de chapelet, mais voulait faire de son dernier mois d'octobre, pour l'offrir à la Reine du Rosaire, comme un bouquet

de roses sans épines, c'est-à-dire de petits sacrifices offerts joyeusement.

C'est le moment de rappeler à nos lecteurs l'origine du *Chapelet des enfants* : une jeune fille habitant, vers 1914, un petit village de la Somme, complètement indifférent au point de vue religieux, eut l'initiative de grouper chaque jour des enfants à l'église pour y réciter une dizaine de chapelet. Peu à peu, elle obtint, par eux, la récitation d'une autre dizaine, le soir, en famille.

Toutes les familles où le chapelet avait été dit en commun se convertirent les unes après les autres, et quelques années plus tard la paroisse était devenue un modèle de ferveur. Le curé du village en témoigna officiellement.

En 1927, le P. Voinot, rédemptoriste, ayant eu connaissance de ces faits, fut d'avis qu'ils devaient être publiés, afin d'étendre à toute la France la dizaine quotidienne du *Chapelet des enfants*.

Approuvée par plusieurs évêques, l'Œuvre fut érigée par Pie XI en *Primaria* pour le monde entier.

• Cette Œuvre est un *Mouvement de prière qui s'adresse aux petits* (de 4 à 12 ans environ) et aux adolescents, et consistant en la méditation commune, si possible, et quotidienne, à l'église si possible, d'une dizaine de chapelet.

• La fête patronale de l'œuvre est celle de l'Immaculée Conception, le 8 décembre. Elle est préparée par une *Grande Neuvaine* de l'Immaculée Conception (l'Œuvre en édite les images).

• Le *Chapelet des enfants* aide les familles et les paroisses, en réveillant l'esprit de prière, surtout dans les villages sans écoles chrétiennes et souvent sans prêtre. Il se révèle alors comme un instrument efficace d'apostolat auprès des familles.

• Ce Mouvement appuie l'action des catéchistes. La dizaine de chapelet méditée (même succinctement) offre à l'enfant la possibilité de se ressourcer à l'Évangile, chaque jour, avec brièveté et sobriété. Le rappel, bref mais fréquent, des grandes vérités évangéliques, permet à l'enfant de les assimiler facilement.

• Le chapelet est une prière qui catéchise l'enfant. Le catéchisme ne peut que s'enrichir d'avoir des enfants priants. A noter que certains enfants sont venus au catéchisme parce qu'ayant appris grâce à la Dizaine à connaître Dieu et à L'aimer, ils voulaient s'instruire davantage. Le chemin de l'église devient tout naturel (et même attirant) pour beaucoup d'enfants qui n'y viendraient pas autrement.

• Il prépare des adultes fervents, parce que « tout ce qui a été gravé dans l'âme au plus jeune âge reste profondément gravé ». Or, nos petits apprennent à se confier totalement à Marie pour aller à Jésus – à respecter les lieux de culte – à croire à la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie et à L'adorer.

• Il favorise les vocations religieuses et sacerdotales. Plusieurs témoignages

d'anciens du Chapelet nous le prouvent

Ecrivez à : *Chapelet des enfants*, 5 rue de l'Université, 75007 PARIS

Toute une série de biographies de saints, bienheureux et "vénérables" qui ont le plus aimé la Sainte Vierge, à colorier et à "monter" par les enfants eux-mêmes, sont joints au *Chapelet des Enfants*. Un récent numéro (43) est consacré à Anne.

« J'ai fait ma première communion à Rome : je n'avais pas encore quatre ans »

Prêtre septuagénaire, ordonné à Lyon en 1950, je ne peux résister à l'envie d'immortaliser par la presse l'humble événement du 21 juin 1925 qui, après mon baptême, le 15 août 1921, fut comme une grâce actuelle (préface du 29 juin 1950).

Les Pères capucins, en 1925, avaient organisé un pèlerinage à Rome. En tertiaires lyonnais, mes parents avaient décidé de le faire, avec le très jeune enfant que j'étais. Rien de la suite n'avait été prévu. Le 20 juin 1925, audience particulière du pape Pie XI (dont on ne connaît guère de gestes familiers à la Jean XXIII, à la Jean-Paul I^er^ ou II). Hommes et femmes à genoux, moi seul debout, à la hauteur de mes 4 ans moins 2 mois, blondinet bouclé. Pie XI paraît, avec sa petite escorte et le P. Zacharie, de Carcassonne, directeur du pèlerinage. Il vient directement vers moi, au milieu du cercle constitué par les fervents du "Poverello" d'Assise. Il m'impose les mains, comme à un prêtre ou à un évêque, longuement et demande à mes parents : « D'où êtes-vous ? » C'est moi qui réponds : « De Lyon. » – « Ah ! dit le Saint-Père, Fourvière ! » Le P. Zacharie, poussé par une inspiration (nous dit-il ensuite), murmura alors : « Très Saint-Père, je connais bien cette famille. En mémoire de Pie X qui souhaita voir communier dès le plus jeune âge, accepteriez-vous que cet enfant fasse sa première communion ici à Rome ? » Pie XI se recueille. Il m'impose encore longuement les mains et a cette phrase étonnante : « Si ses supérieurs immédiats le permettent, je le veux bien aussi. »

Et c'est ainsi que, distinguant simplement le pain de la table quotidienne du Pain de Jésus, du Pain Jésus en Église, je fis ma première communion le lendemain, 21 juin 1925, dans la crypte de Saint-Pierre de Rome, sur le tombeau de Pie X, non encore canonisé, et de la main de son ancien secrétaire particulier, Mgr Paccini. Le même jour, il y avait une canonisation de jésuites martyrs. De la Sedia gestatoria, Pie XI me bénit encore, j'étais tendu à bout de bras par mon père. Et, dans une audience générale, il me fit asseoir au bas de son trône. En célébrant les vertus de saint François d'Assise, il me désigna en disant : « Du plus jeune "cordigère" au "tertiaire" que je suis aussi, nous avons à adopter sa devise : mon

Dieu, mon tout ! »

J'ai repensé à tout cela vingt-cinq ans après, à la cathédrale primatiale de Lyon, le 29 juin 1950. J'y songe à chaque messe.

Lettre du P. Louis Géraud parue dans *La Croix* du 8 septembre 1991, *Forum*, p. 23.

Des nouvelles d'Anne

• *Le P. Géraud, dont nous venons de lire le témoignage, nous a aussi confié quelle a été l'influence d'Anne durant son enfance (lettre du 14 septembre 1991)* : « Il est bien vrai qu'un regard sur une vie déjà longue, à la ressemblance d'une tapisserie exposée, fait découvrir, hors de ce que voit le public, œuvre divine, trame de la Grâce, mêlée aux nœuds humains ! C'est l'occasion de sentir qu'être né le 12 août, à 15 heures, mettait déjà, en petit frère humain de sainte Claire, sur les pas du "Poverello" François d'Assise, face à une heure "pascale", en état de dire, dès la naissance terrestre, trois jours avant la renaissance, l'assomption anticipée qu'est le Baptême : "Mon Dieu, mon tout !"

Mon enfance, à Sainte-Foy-lès-Lyon, a très tôt été marquée par Anne de Guigné. Le P. Perroy, célèbre prédicateur, avait une voix qui portait loin et en profondeur ! Il y eut cette audience du 20 juin 1921, cette Communion "papale", rappelant le dialogue inouï de la jeune Thérèse Martin, à Rome aussi, avec le Souverain Pontife Léon XIII !

Sainte Thérèse avait été invoquée, dès 1922, à des heures critiques, sinon désespérées ! Le futur communiant avait, presque en même temps qu'appris à parler, à dire : "Petite Sœur Thérèse, merci… encore !" Et ce "encore" faisait bien rire, en famille.

Mais il faudrait parler aussi des "grâces actuelles" que furent des parents, des relations amicales, saints et saintes aux expressions de visage, aux gestes, aux actions laissant transparaître l'Esprit de sainteté, "âme de leurs âmes". Du côté paternel, un grand-père, officier supérieur, médecin militaire, auvergnat de naissance et de famille modeste, victime des fiches d'Émile Combes et du général André. Enfant, les pieds dans le ruisseau, il avait rêvé, en voyant un général en inspection à Aurillac, de devenir cela, un jour ! Retard dans son avancement pour ses convictions religieuses affirmées, il passa sa dernière nuit de colonel à la Trappe. A l'aube, il déposa son épée sur la marche de l'autel de la chapelle, où il n'avait cessé de prier !

Du côté maternel, une grand-tante lyonnaise, restée célibataire pour élever ses

trois neveux et nièce, orphelins, très tôt, de mère, et qui créa, en souvenir de l'un, tué à Verdun, en 1916, ce qui d'école de pupilles de la Nation se transforma en petite école apostolique, à Sainte-Foy-lès-Lyon. Elle me rêva prêtre, évidemment, mais je n'oublierai jamais ses attitudes de prière, dans l'oratoire qui était le cœur de la maison de famille et le sanctuaire d'une trentaine d'enfants : ses yeux mi-clos, ses lèvres savourant mots latins et français, qui constituaient, alors, les grandes et longues prières diocésaines. Je ne lis jamais mieux les Psaumes que lorsque, en pensée, je calque mon attitude sur la silhouette de saint Jean-Marie Vianney, curé d'Ars, sculpté par Cabuchet et sur la sienne. Elle avait consenti à finir ses jours en maison d'accueil des bénédictines, loin de ce qui avait été son décor de vie et privée de tout ce qui aurait pu constituer un légitime train de vie d'un notable lyonnaise. Une petite sœur oblate l'entendait, solitaire, à la chapelle du monastère, dire sans se savoir entendue : "C'est dur. Seigneur, mais je vous l'offre".

Enfin, je crois à des sortes de confirmations "papales" des gestes surprenants et répétés de Pie XI, en 1925. Pie XII me fit parvenir une photographie dédicacée depuis son bureau, où il avait eu la délicatesse de se trouver, dans la direction de Lyon, en disant à la religieuse, à qui il avait donné, jadis, des leçons de philosophie : « Dites-lui que je le bénis, moi aussi, en demandant qu'il soit un saint ». Le bon Jean XXIII, que j'avais connu nonce et lors de son pèlerinage à La Louvesc avec le Cardinal Gerlier (je venais d'être ordonné diacre), m'écrivit, en pape, de Rome, par l'intermédiaire de l'un de ses frères, resté au pays. Paul VI m'adressa une bénédiction apostolique manuscrite, en 1975, pour mon premier jubilé sacerdotal. J'attends la même bénédiction du pape Jean-Paul Il pour les fonctions que j'exerce ici, depuis quinze ans, sur ces 32 hectares de presqu'île varoise, don de la généreuse famille lyonnaise Sabran aux Hospices civils de ma ville de naissance et de cœur, toujours.

"Le Bon Dieu ne nous reprochera jamais d'avoir été trop bons !" et l'on retrouve Anne de Guigné ! C'était pour mes premiers vingt-cinq ans. "Pour ces premiers vingt-cinq ans de grâces, de tendresses, divines et humaines, soyez béni. Seigneur ! Et pour l'avenir que j'attends, meilleur encore, de votre Bonté. Soyez béni, Seigneur !" »

• *Lettre de Madame C. F., du 13 juillet 1991* : « Je tiens à vous faire part de ma relation spirituelle, que j'estime privilégiée, avec la vénérable Anne de Guigné.

Née en Loire-Atlantique et aînée d'une famille de neuf enfants, c'est surtout m a grand-mère maternelle, sœur d'un moine bénédictin de l'Abbaye d'Hautecombe, qui m'a fait connaître et aimer Anne. Depuis, l'existence n'a pas été toujours facile pour moi, et dans les moments difficiles, je me tourne vers

Anne de Guigné. Une grande paix m'envahit et je suis à nouveau confiante en l'avenir. »

• *Lettre de Sœur M.-G., du 19 mai 1991* : « Sans tarder davantage, je tiens à vous faire part d'une "grâce" obtenue par l'intercession d'Anne. Une nouvelle fois, j'ai dû rentrer en clinique pour l'ablation d'un polype à l'intestin. Résultat des analyses = bénin. J'avais demandé à Anne de m'obtenir la guérison, si le Seigneur voulait bien encore se servir de moi pour Le faire connaître et aimer.

Presqu' aussitôt après ma sortie de clinique, j'ai repris les catéchismes, sans trop de fatigue. Autour de moi, je passe les livres sur Anne et souhaite de tout cœur qu'un jour prochain, l'Église puisse la donner comme modèle aux enfants et aux jeunes. »

• *Extrait d'une lettre de M. B. Z., du 11 octobre 1990* : « Je vis en Arabie Saoudite avec ma femme et mes deux enfants. Mon beau-frère est venu, par suite de beaucoup de grâces divines, en Arabie, car ce n'est pas facile pour un Libanais d'obtenir un visa d'entrée en Arabie. Alors que lui, il a eu un permis de travail, qui est encore bien plus difficile à obtenir, et ceci en très peu de temps et avant le départ définitif de son employeur d'un jour.

Sa venue m'avait troublé, car il me faisait voir mes défauts et je ne pouvais accepter sa présence avec nous que pour les raisons suivantes : 1. La parole de Notre Seigneur : "J'étais sans abri et vous m'avez abrité". 2. La charité envers le prochain. 3. Le respect envers ma femme. Mais dès les premiers jours de son séjour avec nous, je l'ai critiqué, car il relevait, sans me le dire, mes défauts ; de plus, suite à un malentendu, je croyais qu'il ne me respectait pas. J'ai cru qu'il voulait m'enseigner comment traiter mes enfants, et cela devant eux. Mon frère, également de passage en Arabie, parlait de lui en disant qu'il n'est pas comme nous (il n'a pas nos manières). Tout ceci a fait que j'ai même cru que ma femme l'aimait (comme frère) plus que moi, son mari. Alors, j'ai crié tout le temps, devant les enfants, et la maison est devenue un enfer.

Un jour, avant d'aller à la messe, ma femme m'avait fait une scène ou plutôt, elle m'avait rappelé que je ne pouvais pas communier si je ne me réconciliais pas avec son frère. Je ne voulais pas et la tentation de ne pas communier prenait le dessus sur l'idée de réconciliation. Je ne savais plus que faire, je me sentais impuissant. J'ai voulu me reposer un peu avant d'aller à la messe, mais je n'ai pas pu. Alors, j'ai pensé qu'il n'y avait que le Seigneur qui pouvait me réconforter. Je me suis mis à lire la revue *France Catholique*, et quelle grâce lorsque j'ai "rencontré" le visage de la vénérable Anne de Guigné. J'ai rapidement lu son

histoire et je me suis dit : je vais demander au Seigneur, par l'intercession de la vénérable Anne de Guigné, d'intervenir et de résoudre mon problème. Il n'y avait que deux heures avant la messe. Je ne voulais pas me forcer à résoudre ce problème, mais je voulais faire la volonté de Dieu.

Cinq minutes plus tard, ma femme entra dans ma chambre et nous nous sommes à nouveau disputés. Mais à la fin, je dis que j'allais parler à son frère. Et, allant à sa rencontre, je lui dis que je voulais lui expliquer ma position : ou bien nous continuons à nous bagarrer (en paroles), ou bien nous essayons de nous comprendre. Au cours de notre conversation, je me suis aperçu que mon beau-frère, loin de vouloir me gêner, avait une intention droite et pure. Alors, je lui ai dit ce qui me gênait en lui et, du coup, le malentendu entre nous a disparu. Il n'y a plus de problème désormais. Il n'y avait rien à lui pardonner, ses intentions étant bonnes.

Après une semaine passée "en enfer", dans un climat de colère et de haine, tout s'est arrangé en quelques minutes. Merci, Seigneur, et merci, vénérable Anne de Guigné !

P.S. Aujourd'hui, 1er mai 1991, je n'ai pas encore envoyé ma lettre, mais avant de le faire, je voudrais ajouter quelque chose : mes relations avec ma femme n'étaient pas faciles non plus. Je l'aime, mais ce n'est pas suffisant. Alors, pour savoir aimer, j'ai encore demandé à la vénérable Anne de Guigné d'intercéder pour moi auprès du Seigneur. Un ou deux jours plus tard, je tombe sur une cassette du P. Jacques Marin, parlant de la patience basée sur la compassion. Cela m'a ouvert le cœur, et je remercie Dieu d'avoir connu la vénérable Anne de Guigné. La relation avec ma femme, surtout devant les enfants, s'est beaucoup améliorée. Je souhaite que l'on raconte partout cette histoire, afin que les familles en difficultés affectives puissent s'approcher d'Anne et lui demander qu'elle prie le Seigneur pour eux, pour qu'ils aient la paix du Christ "que personne, ni rien ne pourra leur ravir". »

Le coin des livres

• Rappelons la parution très prochaine de la nouvelle biographie d'Anne de Guigné, par Renée de Tryon-Montalembert, préfacée par le Cardinal Poupard (Éditions du Chalet).

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.